

LE MOIS DE MARIE.

CHŒUR.

De ton mois, ô Marie!
Fétant le plus beau jour
Ta famille chérie
Vient t'offrir son amour.
Sur ton sein, tendre mère,
Oh! presse tes enfans:
Souris à leur prière,
Rends leurs cœurs innocens.

Vierge, en ton sanctuaire
Descends du haut des cieus:
Et dans ce jour prospère
Sur nous fixe les yeux.

L'innocence, ô Marie!
Sans tes secours puissans,
Hélas! sera stérile
Dès les plus jeunes ans.

Où la brûlante rage
Du tyrran des enfers
Prépare au plus bel âge
Le vice avec ses fers.

Mais en vain sa furie
S'allume contre nous:
Dans les bras de Marie
Qui craindra son courroux.

Et toi, monde perfide,
De fleurs sème ses pas:
Trop infidèle guide,
Je ne te suivrai pas.

De ma propre faiblesse,
Ma mère, défends-moi:
Conserve à ma jeunesse
Les vertus et la foi.

Nous publons aujourd'hui la première partie de l'Instruction pastorale que Mgr. l'archevêque de Paris vient d'adresser au clergé et aux fidèles du diocèse. Chrétiens, il ne nous convient pas de louer la parole de notre pasteur; mais nous regardons comme un devoir de la faire entendre à ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'aller dans nos églises recevoir ses grands enseignemens.

Dans cette instruction le pontife prémunit ses enfans contre une des illusions les plus dangereuses du temps présent. L'hérésie, et ce qu'on appelle bien à tort assurément la philosophie, se sont efforcées de rompre tout lien entre la doctrine et les œuvres. Mgr. l'archevêque montre que les œuvres sont filles de la doctrine, que la charité sort de la foi catholique, que la foi produit la charité comme un arbre produit son fruit, et qu'on ne pourra jamais cueillir ce fruit divin sur d'autres arbres.

Entrons dans le détail, le prélat fait voir comment les vices les plus monstrueux sortent naturellement des erreurs qui les légitiment en quelque sorte aux yeux de l'homme égaré. Le monde antique a été ce que l'avait fait le paganisme; le monde chrétien ce que l'a fait le christianisme; le monde incrédule de nos jours est pareillement ce que le fait l'incrédulité; le bien qui demeure encore est dû à l'Eglise qui survit malgré tout, et à laquelle de toutes parts reviennent les âmes.

Les erreurs de nos philosophes éclectiques et autres sont réfutées dans cette instruction. Lorsque nous l'aurons publiée en entier nous aurons soin de comparer les enseignemens de notre archevêque aux enseignemens de certains maîtres que le monopole imposé à la jeunesse.

Univers.

INSTRUCTION PASTORALE DE MGR. L'ARCHEV. DE PARIS
SUR LES RAPPORTS DE LA CHARITÉ AVEC LA FOI.

Première partie.

DENIS-AUGUSTE AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Église apostolique, archevêque de Paris.

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en notre Seigneur Jésus-Christ.

Les œuvres de charité ont déjà commencé parmi nous, nos très chers frères; vous n'y serez pas moins fidèles qu'aux œuvres de pénitence. Puis-ent elles aussi égaler les besoins des pauvres!

Vous n'auriez pas compris toute l'excellence de ces œuvres, si vous ne les considérez comme une des applications les plus méritoires, les plus parfaites du précepte de la charité envers nos semblables, qui découle lui-même, comme de sa source, du grand précepte de l'amour de Dieu. Ils tiennent l'un et l'autre par de profondes racines à toute l'économie de la religion. Dieu n'a conçu par rapport à l'homme, que deux desseins, qui renferment tout le plan de son éternelle sagesse. Afin de rétablir les fils d'Adam dans leur dignité primitive, il a voulu se les unir par les liens les plus intimes, et il les a adoptés pour ses enfans; il les appelle ensuite à s'aimer comme des frères, et à former une famille dont il veut être le père. Voilà ce qu'il nous a appris, quand il a daigné nous envoyer son Fils pour nous révéler les secrets de son inépuisable miséricorde. Arrêtez-vous, nous vous en conjurons, N. T. C. F., à méditer ce plan magnifique; vous y verrez que le dogme, le culte, les lois évangéliques, forment un tout admirable, mais indivisible; il est d'une grandeur, d'une étendue, d'une puissance infinies, et en même temps d'une simplicité vraiment ravissante.

Les hommes étaient enfans de Dieu par la création, mais ils étaient enfans de colère, enfans déshérités, frères ennemis par leur révolte. Le même principe qui les avait séparés de Dieu avait détruit leur fraternité. En leur rendant un père, il était impossible que Jésus-Christ ne les rendît pas frères; la paix avec le ciel devenait aussi le principe de la paix entre les hommes. Nous concevons maintenant pourquoi l'Évangile a dû nous prescrire de les aimer, et rendre cet amour à jamais inséparable de celui qui nous élève jusqu'au souverain Être; fin sublime de nos affections, terme suprême de notre destinée en ce monde.

Vous avez peut-être cru, N. T. C. F., que la compassion et la bienfaisance n'avaient leur principe que dans un sentiment naturel au cœur de l'homme; qu'elles trouvaient dans le seul plaisir de faire du bien, leur récompense. Il n'en est pas ainsi: la charité pour nos semblables, et l'aumône, qui est une des manières d'exercer cette vertu, n'ont été utilement pratiquées que sous la douce et salutaire influence de l'Évangile; les temps qui l'ont précédé comme ceux qui l'ont suivi concourent également à le prouver. Avant Jésus-Christ, Dieu n'était connu ni comme Père, ni comme Sauveur; et cette ignorance fut la vraie, la seule cause qui empêcha les hommes de se regarder, de s'aimer, de se secourir comme des frères. Mais à peine le Verbe éternel est-il venu dire ce qui n'avait jamais été dit avant lui: Vous avez un Père dans le ciel, des frères sur la terre; que cette parole, portée par ses apôtres au sein du chaos produit par les erreurs et les passions du genre humain, y a opéré une nouvelle et merveilleuse création. Nous avons cru utile de vous appeler à méditer ce double enseignement de l'erreur et de la vérité: de l'erreur stérile en miséricorde, féconde en haines, en divisions, en orgueilleux dédains, en cruels délaissemens: de la vérité, féconde en secours, en consolations, en sentimens de la plus tendre charité.

Que d'instructions. N. T. C. F., dans ce rapprochement! On a osé dire que l'Évangile n'avait été qu'un développement plus parfait des enseignemens philosophiques et religieux qui dominaient le monde païen; vous demeurerez convaincus qu'ils sont séparés par un abîme. On a osé vous dire que la morale était indépendante des dogmes; il vous sera facile d'apercevoir que l'erreur ne peut altérer la vraie notion de la Divinité sans autoriser la dureté du cœur envers le malheur et la souffrance. Cette sensibilité ne s'est pas plus tôt rétablie, et le mystère de l'amour d'un Dieu révélé à la terre, que la charité retrouve sa véritable règle et ses motifs les plus puissans. La croix, où la rédemption est consommée, n'est plus seulement un signe de salut; elle devient un signe de paix et de fraternité placé au milieu des nations. Suivez-nous dans le développement de cette grande et utile vérité.

Les égaremens du genre humain avant Jésus-Christ, les mœurs basses et cruelles qui déshonoraient ces siècles infortunés, vous ont été souvent signalés pour vous faire mieux apprécier les bienfaits de l'Évangile. Quelque utile que soit ce dessein, il en est un autre non moins digne de vos méditations. Nous voulons vous montrer jusqu'où remontait ce mal profond de l'humanité, afin de porter un jour nouveau sur la cause qui, aujourd'hui encore, jette tant d'esprits, d'ailleurs éminents, hors de la voie de la vérité,